

## ANALYSES D'OUVRAGES

---

**Dousset (Jean-Claude).** — « Histoire des médicaments des origines à nos jours ». Paris, Payot, 1985, 14 × 23, 405 pages.

La thérapeutique est aussi ancienne que l'homme, tel est le postulat mis en exergue au début du beau livre que Jean-Claude Dousset consacre chez Payot à l'histoire des médicaments. Déjà, l'homme primitif utilise des plantes comme la valériane ou le pavot, des organes d'animaux, des minéraux comme le sel. Longtemps la croyance en des forces surnaturelles va durer. Dans l'Inde et la Chine des temps préchrétiens, la médecine asiatique s'établit pour des millénaires, mêlant cosmologie, philosophie et connaissance expérimentale parfois étonnante comme celle du Rauwolfia. Dans le bassin méditerranéen, le papyrus Eders, en Egypte, classe 700 drogues d'origine minérale, animale ou végétale, tandis que la pharmacopée sumérienne comprend 250 espèces de plantes, que les Perses croient à la toute-puissance des eaux, et que les Hébreux utilisent les trois règnes. Mais la Magie reste encore en fond de scène. En Grèce, la thérapeutique est d'abord divinatoire, avant de se séparer au V<sup>e</sup> siècle des pratiques religieuses. L'École de Cnide, puis celle de Cos, abordant une éthique nouvelle, introduisent la description des symptômes et la diversification méthodique des médicaments liés à ceux-là, dans un système doctrinal humoral qui va durer près de deux mille ans, passant par Rome et Alexandrie. Puis Bysance et les Arabes transmettent l'héritage à l'Occident qui s'éveille avec l'École de Salerne. La découverte de l'Eau-de-vie, l'immense mouvement de la Renaissance favorisé par l'imprimerie font naître de multiples pharmacopées où l'aube de la chimie commence à apparaître, avec les œuvres de Paracelse et de Fioraventi, avant de triompher dans le traitement de la syphilis. Le Grand Siècle, malgré ses excès moliéresques, voit venir de l'Amérique des drogues incomparables comme l'ipéca ou le quinquina, et la querelle de l'antimoine est au premier plan. Le XVIII<sup>e</sup> siècle contrôle méthodiquement les médicaments grâce à la chimie moderne qui surgit sur les ruines de l'alchimie. Le XIX<sup>e</sup> siècle dépasse tous les autres, la science pure fait naître la science appliquée. Le vaccin, les alcaloïdes, la démystification des plantes magiques par la chimie avec par exemple les traitements tonocardiaques, les progrès de la biologie et l'apparition de la bactériologie ouvrent la voie au XX<sup>e</sup> siècle. Il faut lire cette fresque remarquable.

M. Valentin.

**Meynell (G.G.).** — « The two Sydenham Societies ». Acrise (Kent), Winterdown books, 1985, 18 × 24, 192 pages, ill. (Winterdown Farm, Acrise, Folkestone, Kent CT 18 BLW, G.B. - 13 livres + port).

L'histoire des deux Sociétés Sydenham, dont l'activité s'est étendue à 68 années, de 1843 à 1911, se confond avec de très importantes publications de textes médicaux, anciens ou modernes, qui en font un reflet capital de l'histoire de la médecine. Et l'étude à la fois synthétique et analytique de ce groupe prestigieux apporte une connaissance très utile à tous ceux qui s'intéressent à notre Discipline.

Les deux sociétés ont une telle similitude de nom et de but que l'on croirait facilement et à tort que la seconde d'entre elles, la « Nouvelle Société Sydenham »

(1858-1907) n'est que la continuation de la première (1843-1857), alors qu'elles sont différentes l'une de l'autre. C'est à une période où la publication de textes historiques inédits remportait un grand succès, favorisé par la création de multiples sociétés d'historiens et d'amateurs en Grande-Bretagne, que les Drs Bullar et Branson, de Southampton et de Sheffield, écrivent au grand journal médical *La Lancette* des lettres sur leur projet en mai 1842. Après d'autres correspondances et des réunions, la Société Sydenham est fondée le 1<sup>er</sup> mai 1843 avec comme buts la réimpression de textes médicaux anciens ou modernes, leur traduction, la publication de morceaux choisis aussi bien que d'œuvres complètes, ou même d'œuvres inédites ou originales valables et d'instruments bibliographiques. Une cotisation d'une guinée par an donnait droit à chaque œuvre publiée. Le nombre des membres fut dès 1842 de 1.686, passant à 2.084 en 1845, puis déclinant pour n'être plus que 673 en 1857, et cette baisse d'effectifs, jointe à des retards de publications et à de délicats problèmes de gestion liés à des rivalités et à des dissensions dans le Bureau, entraîna la dissolution de la Société au cours d'une Assemblée générale où l'illustre Sir John Forbes, alors âgé de 70 ans, s'opposa au jeune et fougueux Jonathan Hutchinson. Le bilan de sa production était pourtant remarquable : environ 40 volumes avaient été publiés, et parmi eux les noms fameux abondent, pour n'en citer que quelques-uns : Sydenham d'abord évidemment, Hippocrate, Arétée de Cappadoce, Paul d'Égine, Rhazès, Harvey, Louis, Dupuytren, Velpeau, Schwann, Rokitansky, Romberg, ainsi que de nombreux recueils sur les anévrismes, l'influenza, la fièvre puerpérale et les meilleurs textes des *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie de Paris*.

Il semble que ce soit dès la houleuse assemblée qui confirma le naufrage de la première société que les bases de la « Nouvelle Société Sydenham » furent posées par Hutchinson, Saunders et Peacock. Le 3 décembre 1857 une réunion préliminaire eut lieu chez Clarke, et le 18 janvier 1858 un bureau fut constitué avec Williams comme président, Saunders comme trésorier et Hutchinson comme secrétaire général. Le problème financier, toujours peu aisé, fut conjuré par la coexistence d'une cotisation annuelle d'une livre et un schilling, et d'une souscription aux ouvrages projetés, pouvant être payée par des personnes étrangères à la Société en plus des membres. Un Comité choisissait les titres des livres à publier, mais ceux-ci faisaient l'objet d'un vote des membres, non sans que l'influence majeure de Hutchinson ne se fasse sentir. Entre 1869 et 1891, le nombre des souscripteurs avoisina 2.500. Mais il baissa peu à peu jusqu'à atteindre moins de 900 vers 1907, et Jonathan Hutchinson renonça à poursuivre une tâche qu'il regardait comme bien remplie : le stock de livres restant fut vendu à H.K. Lewis, et le solde positif de 171 livres 10 shillings fut donné à la Royal Society of Medicine pour être utilisé à l'achat d'ouvrages. La « Nouvelle Société Sydenham » qui disparaissait, supplantée par l'expansion de l'édition médicale commerciale, avait elle aussi bien marqué sa trace : les ouvrages de Bright, Casper, Addison, Trousseau, Lancereaux, Niemayer, Wunderlich, Charcot, Billroth, Koch, Stokes, Duchenne de Boulogne, Pierre Marie, Pozzi, Laveran, étaient complétés par de très nombreux recueils spécifiques et d'admirables atlas, entre autres un *Atlas de pathologie* et un *Atlas des affections de la peau* qui restera le monument monté par Hutchinson et ses amis.

Telle est l'histoire exemplaire des deux Sociétés Sydenham dont la publication de G.G. Meynell nous donne un récit passionnant et détaillé, riche en données bibliographiques d'un très grand intérêt que tout historien de la médecine du XIX<sup>e</sup> siècle doit avoir en mains.

M. Valentin.

**Guillaume (Pierre).** — « Du désespoir au salut : les tuberculeux aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ». Paris, Aubier, 1986, 14 × 21, 380 p. (Collection Aubier historique).

L'effroyable drame qu'a été jusqu'à notre époque la tuberculose reste présent dans la mémoire des générations d'avant la dernière guerre. Mais les plus jeunes peuvent-ils en mesurer les dimensions, maintenant qu'elle est, dans nos pays, conjurée et si l'on peut dire minorée ? C'est pour en restituer le poids terrible que Pierre Guillaume, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Bordeaux, a écrit ce livre éloquent volontairement limité à l'histoire de la phtisie pulmonaire depuis deux cents ans. Les premières pages rappellent les dures descriptions de la fin du siècle des Lumières au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Rozière de la Chassagne en 1770, Bayle lui-même phtisique en 1810, Louis en 1843. C'est à l'époque où Villermé insiste, statistiques à l'appui comme Louis sur le rôle des conditions de travail et de vie des ouvriers, tandis que Laennec ouvre une voie nouvelle à la clinique. La peinture de l'horreur hospitalière pour les plus humbles ne fait pas oublier la vie exposée au regard de tous et la mort romantique des poitrinaires illustres, de Mlle de Lespinasse à Mme de Beaumont, de Chopin à Marie Bashkirseff, à Amiel ou à Katherine Mansfield. Le débat sur la contagion remplit tout le XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que les dangers sociaux de son aveu dominent hypocritement les débats scientifiques. Et pourtant le fléau peu à peu sort du cadre discret de la médecine de famille attachée au secret malgré ses dangers pour devenir une maladie sociale grâce au Congrès de 1888, aux statistiques de Bertillon, aux autorités politiques suivant enfin les découvertes de Villemain et de Koch, savant trop ignoré en France. Alors, pendant des dizaines d'années, le dépistage, la prévention par les dispensaires, la cure sanatoriale venue d'Allemagne prennent le pas, la littérature même s'en empare, mais les déchirements du corps médical sur l'éventualité de dire la vérité au malade ou à sa famille continuent. Les nouveaux traitements chirurgicaux, avec leur ampleur parfois tragique, et le pneumothorax thérapeutique amènent leur cortège de souffrances, prix d'une lente guérison éventuelle. Certes l'univers des malades est changé, par exemple avec la création des sanatoriums d'étudiants. Mais les malades se sentiront encore des réprouvés exclus du monde, des condamnés à mort en sursis, jusqu'à ce que surviennent enfin les découvertes libératrices, au décours de la Deuxième Guerre mondiale, de la streptomycine et de la chimiothérapie. Pourtant, dès 1921, la vaccination par le B.C.G. de Calmette et Guérin avait au moins permis un pas décisif à la prévention du fléau. Et comme des constructions de cauchemars, les sanatoriums vont peu à peu s'estomper dans le passé, tels les léproseries d'autrefois, et leur reconversion posera souvent même paradoxalement bien des problèmes.

Pour les plus anciens d'entre nous, qui ne peuvent oublier les affreuses misères dont ils ont été les témoins impuissants, ce livre remarquablement documenté, et cependant très aisé à lire, est un émouvant rappel dont il faut conseiller la lecture, et la somme de travail qu'il représente permettra sans doute aux plus jeunes de tenter de se rendre compte de l'intensité inégalée du cruel sujet traité.

M. Valentin.

**Dr Uri Zeltstein.** — « Médecine et électricité - Histoire collatérale de la médecine et de l'électricité au siècle des lumières ». *Revue de la culture technique*, n° 15. Médecine. C.R.T.C. Paris, 1985, p. 296-301.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, la découverte d'un nouveau phénomène physique — l'élec-

tricité — tant liée à la médecine, est le sujet du présent ouvrage, solidement documenté, qui intéressera non seulement les physiciens, les médecins, mais aussi les bibliophiles intéressés par l'histoire de la médecine, car il s'agit d'une histoire collatérale de la médecine et de l'électricité.

Il n'est pas possible de parler de la Science et de la Médecine sans faire intervenir les problèmes de la culture technique et bien sûr les grandes découvertes dans ce domaine.

En commençant avec l'expérience de Gray, avec la possibilité d'électrifier le corps humain, de Charles de Cisternay du Fay qui a inventé des divers électromètres, en passant par les études de Nollet, Leyde, Louis Guillaume Le Monier et Watson, nous voici devant Benjamin Franklin, physicien connu par ses expériences et par l'étude de l'électricité atmosphérique. Celui-là même qui a suggéré la rédaction de *l'histoire de l'électricité*, publiée en 1767 par Joseph Priestley.

C'est vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on retrouve Galvani avec sa découverte la plus importante : l'excitabilité des nerfs chez les grenouilles, découverte qui a conduit Galvani dans sa conclusion : l'électricité animale existe effectivement.

Enfin, Volta avec son invention — la pile qui porte son nom, puis Whytt qui, en 1751, démontre l'effet de la contraction musculaire.

Et pour conclure, comme l'écrit le Dr Uri Zolbstein : « le siècle des Lumières nous apparaît comme un véritable creuset d'interdisciplinarité d'où sont issues diverses spécialisations, aboutissant, plus tard, et à leur tour, à d'autres synthèses scientifiques ».

Dr M.A. Timus.

**Jacquart (Danielle) et Thomasset (Claude).** — « Sexualité et savoir médical au Moyen Age ». Collection « Les chemins de l'histoire », Presses Universitaires de France, 1985. Un vol. 22 × 15, 269 p.

Les auteurs, élèves du Pr Grmek, étudient dans le détail les connaissances que l'on avait, au Moyen Age, des mystères de la sexualité et des mœurs et coutumes qui la concernaient.

Le savoir appartenait aux hommes d'Eglise qui se souciaient, à l'origine, de la médecine de l'âme ; peu à peu la médecine du corps acquiert son autonomie et on en suit son développement à travers la sémantique.

L'anatomie des organes génitaux est étudiée ; leurs fonctions reçoivent les interprétations les plus diverses. La *Chirurgia* d'Henri de Mondeville (1306) sert souvent de référence.

Pour saint Thomas, le sperme est le récepteur du pouvoir des astres par lesquels Dieu exerce son action sur le monde. Il existe aussi un sperme féminin (les sécrétions vaginales), de leur rencontre dépend la procréation. Si la semence tombe dans la partie droite de la matrice, l'enfant est mâle et vice versa, si le « combat » n'est pas décisif, il en résultera un hermaphrodite.

L'Eglise condamne tout ce qui se rapporte à l'érotisme, nuisible à la procréation ; cependant, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, le plaisir en soi fait l'objet de réflexions indépendantes de la procréation. Constantin l'Africain, Maïmonide, Avicenne ne négligent pas ce volet de la sexualité.

Contemporain des croisades et de la Chevalerie, l'« amour courtois » naît et se développe. En fait, il n'est pas que poésie anodine et va loin dans ses initiatives, à condition que le seigneur ne puisse trouver un bâtard au château au retour d'une longue absence !

Le respect de la continence dans les couvents préoccupe les autorités ecclésiastiques ; la spermatorrhée (plus ou moins confondue avec la gonorrhée) a de multiples étiologies mais requiert jeûne, saignées et... flagellation.

Dans l'acte sexuel, les fantaisies de position sont nocifs pour la santé et pour l'engendrement.

L'homme a une plus grande capacité sexuelle en hiver cependant que la femme est plus ardente en été (point de vue défendu depuis Aristote) mais ceci se compense heureusement, pour Albert le Grand, car en hiver l'incitation au plaisir sexuel vient de l'homme alors qu'en été elle vient de la femme.

La physiognomonie intervient :

- les sanguins (chauds et humides) « désirent beaucoup et peuvent beaucoup » ;
- les colériques (chauds et secs) « désirent beaucoup et peuvent peu » ;
- les flegmatiques (froids et humides) « désirent peu et peuvent beaucoup » ;
- les mélancoliques (froids et secs) « désirent peu et peuvent peu ».

Quant aux femmes, de bons indices pour les choisir sont : plus de 12 ans, ayant perdu leur virginité, avec des seins petits et fermes, elles doivent être volontiers insolentes, de peu de piété, sachant s'enivrer, aimant chanter, se promener, s'amuser.

La masturbation nuit à l'homme qui perd ainsi sa semence mais chez la femme, elle tend à expulser le liquide féminin dont la rétention peut être nocive.

Les auteurs médiévaux étudiés par les auteurs restent discrets sur l'homosexualité.

Idée courante : l'hystérie est due à la « suffocation de la matrice » (cf. « Histoire de l'hystérie », d'Et. Trillat, analysé dans le n° 2/1986 de notre Revue).

L'ouvrage se termine par le rappel de l'histoire des maladies vénériennes connues à l'époque et cite l'opinion de M.D. Grmek en faveur de l'origine américaine, généralement admise, de la syphilis.

Ce voyage dans les textes médicaux, religieux et littéraires du Moyen Age est instructif à tous les titres ; on doit en remercier et en féliciter les savants auteurs.

P. Durel.

**P.M. Niaussat.** — « Le lagon et l'atoll de Clipperton ». Académie des sciences d'Outre-Mer, 15, rue Lapérouse, 75116 Paris. Un vol., 190 p.

Voici un livre fort intéressant et d'un double intérêt : une part concernant la singularité de l'atoll ; l'autre, plus médicale, concernant la biologie du lagon.

L'atoll de Clipperton est situé dans le Pacifique Nord, à 1.300 km à l'ouest du Mexique et à 5.200 km de Tahiti. C'est un infime territoire devenu français depuis un jugement du tribunal de La Haye en 1858, mais toujours discuté par le Mexique.

A l'origine : un cercle étroit, fermé à la mer, et où végétaient *deux* cocotiers.

La biographie de Clipperton est assez vague et appelle le conditionnel : lieutenant sur un voilier britannique il aurait été, comme mutin, débarqué sur ce coin perdu — ou bien il y serait allé volontairement. Quoi qu'il en soit, il en eut assez de cet exil et, avec quelques compagnons, il traversa le Pacifique Ouest (1784) pour aboutir à Macao. Cet exploit nautique frappa les esprits et l'on appela l'atoll de départ, « l'atoll de Clipperton ». Le nom resta à cette poussière de terre située au milieu du Pacifique.

Le Mexique y envoya une frêle garnison, avec femmes et enfants. Les hommes en partirent et firent naufrage laissant un homme qui profita des femmes laissées sur place... jusqu'à ce que deux de celles-ci l'assoment. Un navire américain les sauva.

Ultérieurement, la vie et la végétation se développèrent, le guano et la pêche y attirèrent quelques occupants. Pendant la dernière guerre, l'atoll connut un certain intérêt et l'équipe Cousteau le visita.

Ceci est loin de l'histoire de la médecine ; ce qui l'est davantage ce sont les savantes études de P.M. Niaussat qui y fit mission.

Ce scientifique, en effet, y étudia la salinité du lagon, sa bactériologie, son début de pollution — en quelque sorte ses conditions de vie qui ont leur intérêt pour la logistique de notre pays dans ce lointain Pacifique.

P. Durel.

**Risse (Guenther R.).** — « Hospital life in Enlightenment Scotland », « La vie hospitalière en Ecosse au siècle des Lumières ». Un vol. 450 p., 23 × 15. Cambridge University Press, 1986.

Dans cet ouvrage détaillé, contenant de nombreux tableaux, le Pr Risse donne un exemple du déroulement de la vie hospitalière en Grande-Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>e</sup>; plus exactement à Edimbourg entre 1750 et 1800. Il est parlé de cette « Royal Infirmary », la première fondée en dehors de Londres. On suit les malades depuis leur admission, leur répartition, le contact avec les médecins, les chirurgiens et le personnel de soins, les conditions de l'enseignement dispensé. On compte encore 5,6 % de varioleux parmi les entrants. Sur une série de 578 sujets atteints de maladies des organes sexuels (p. 125), on indique 447 cas de *lues venerea* et 15 cas de *syphilis* ; généralement on considère que *lues* = *syphilis* ; pourquoi cette distinction ? Les classes de drogues sont passées en revue ; les placebos sont cités : W. Cullen prescrivait des médicaments vrais mais à doses inactives, pour conserver le contact avec le malade.

Plusieurs chapitres situent les ressemblances et les différences entre l'enseignement et les soins en pratique à Edimbourg et en France.

En lisant ce livre important, on a l'impression de vivre au jour le jour dans cet hôpital très actif que devait être cette « Royal Infirmary ».

P. Durel.